

deut la rivière en radeaux. La culture des céréales a pris dans cette province un développement tel, que la récolte suffit maintenant à la consommation de l'Etat, et contribue même à l'approvisionnement du Brésil. De vastes prairies naturelles et les immenses pâturages de l'intérieur, dits *pampas*, couverts d'herbes touffues et de ronces souvent presque impénétrables, nourrissent d'innombrables troupeaux de bestiaux, importés par les Espagnols, et qui vivent en majeure partie à l'état sauvage. Les Gauchos, descendants à demi sauvages des anciens pâtres, colons espagnols, exploitent surtout cette branche de ressources, et livrent au commerce les cuirs, le suif, les ossements et les cornes du bétail, ainsi qu'une partie de la viande salée et séchée au soleil. Outre le chef-lieu, on trouve dans cette province : Bahia-Blanca et del Carmen, ports francs sur l'Atlantique, et le port de Saint-Nicolas de los Arroyos, sur le Paraná. Les Buenos-Ayriens sont braves, humains, intelligents, doués de beaucoup de franchise, de laisser-aller et d'obligeance. Les chevaux sont chez eux d'un usage général ; tout le monde sort à cheval, et c'est souvent à cheval que le mendiant sollicite votre pitié au coin des rues. On vante avec raison la beauté des femmes de Buenos-Ayres ; elles ont les mains et les pieds petits, le teint blanc, les yeux et les cheveux noirs, et la taille bien prise ; spirituelles, dansant avec grâce, chantant avec art, un peu coquettes, elles sont charmantes et peuvent lutter, sous ce rapport, avec les Parisiennes elles-mêmes.

BUENOS-AYRIEN, IENNE s. et adj. (bué-no-zè-ri-ain, è-ne). Géogr. Habitant de Buenos-Ayres ; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Le gouvernement BUENOS-AYRIEN favorise le plus possible la liberté.*

Buen-Retiro. V. MADRID.

BUENS s. m. (buèns). Ancienne forme du mot BIENS, Richesse, avoir.

BUER, démon qui préside aux enfers ; il a la forme d'une étoile et s'avance en roulant sur lui-même ; il commande à cinquante légions et inspire quiconque s'occupe de philosophie, de logique et de botanique médicale.

BUER v. a. ou tr. (bu-è). Lessiver : *Buer du linge.* || Vieux mot.

— v. n. ou intr. Dégager une buée, une vapeur humide, en parlant du pain qui cuit.

BUERIE s. f. (bû-ri — du lat. *bibere*, boire). Ivrognerie. || Vieux mot.

BUET (le), montagne de la chaîne du mont Blanc, haute de 3,019 mètres ; elle est célèbre par les expériences de Deluc, Bourrit et Saussure. Aujourd'hui, les touristes en font fréquemment l'ascension, qui peut s'effectuer sans beaucoup de peine et sans aucun danger, et ils y trouvent une des plus belles vues dont on puisse jouir sur les Alpes. Un chalet a été construit à l'endroit appelé la *Pierre à Bernard*, qui est à une hauteur de 1,930 m., et les mulets peuvent gravir plus haut encore, de sorte que le chemin à faire à pied n'est que de 4 à 500 m. environ, et sur des pentes de neige faciles à franchir. Le sommet du Buét a la forme d'une calotte ovale, couverte de neige durcie. Le panorama qui s'offre de là aux regards est, après celui du mont Blanc, le plus beau et le plus extraordinaire. Tous les glaciers, toutes les aiguilles des Alpes sont là qui vous entourent, et ces sommets vous apparaissent bien plus grands, bien plus élevés que du milieu de la plaine, car ils sont dégagés des montagnes qui les entourent, et se montrent dans toute leur majesté.

BUEVRAIGE s. m. (bû-vrè-je). Forme ancienne du mot BREUVAGE. || Signifiait aussi Action de boire.

BUFALINI (Maurice), médecin italien, né à Cesena (Romagne) en 1787, mort à Florence en 1875. Reçu docteur en médecine à Bologne en 1809, il alla se perfectionner à Pavie et à Milan, où il resta jusqu'à la fin de 1810. Trois ans après, il publia un *Essai sur la vie* (*Saggio sulla dottrina della vita*, 1813), dans lequel il se montrait l'adversaire du vitalisme, alors en faveur, et fut nommé, la même année, assistant de la clinique à Bologne. Nommé ensuite professeur, malgré la défaveur qui s'attachait à ses opinions scientifiques, il obtint par son discours d'inauguration et ses remarquables leçons les sympathies de la jeunesse. Mais son mérite même lui avait créé des ennemis, et il fut destitué en 1814 par le gouvernement autrichien. Retiré à Cesena, il s'adonna entièrement à l'étude et à ses maladies. Devenu en 1830 professeur à Urbino, il se rendit en 1835 à Florence, pour y occuper la chaire de clinique médicale, qu'il devait tant illustrer. Dès lors sa vie fut absorbée tout entière par ses leçons, sa clientèle, sa correspondance et la publication des *Riflessioni sur le choléra et les maladies épidémiques et contagieuses* (1835) ; des *Observations et considérations sur la fièvre* (Florence, 1849) ; des *Causas du diabète* (1853-1854), etc. Dès 1853, Bufalini avait droit à prendre sa retraite ; mais l'ardeur de la science et l'amour de la jeunesse l'emportèrent chez lui sur les infirmités et les fatigues de l'âge, et ce n'est qu'en 1861 qu'il consentit à prendre du repos après une si laborieuse carrière. Membre du sénat toscan en 1848, Bufalini fut nommé sénateur du royaume d'Italie en 1860, bien que l'Etat de sa santé l'empêchât de se rendre à Turin. Sa

vie scientifique fut une polémique continuelle contre le vitalisme et le système de Brown ; il les combattit dans ses cours et dans quelques-uns de ses ouvrages : *Essai sur la vie* (Forlì, 1813), déjà cité ; *Fondements de la pathologie analytique* (*Fondamenti di patologia analitica*, Pavie, 1819, 2 vol.) ; *Sulla nuova dottrina medica italiana* (Modène, 1832), etc. Dans cette lutte, où il n'eut pas seulement des médecins pour adversaires, mais aussi des prêtres qui l'accusaient de matérialisme, il finit par triompher, et par faire substituer au vitalisme la médecine dite positive, dont il s'était en quelque sorte constitué l'apôtre. Grand clinicien, il employait dans l'examen du malade toutes les ressources du diagnostic, surtout l'auscultation. Prudent en thérapeutique, il a écrit des pages éloquentes contre l'abus de la saignée ; il préconisa chaudement l'opium dans le traitement du tétanos, et l'employa avec bonheur dans d'autres maladies. Il conseilla l'usage des douches dans le typhus, longtemps avant que l'hydrothérapie fût inventée : *Sull'uso medico delle acque dei bagni di Morbo* (Pise, 1841). Bufalini s'est aussi occupé de littérature, de politique et d'éducation ; il a écrit sur ces sujets divers ouvrages, dont les principaux sont : *Sulla prova dell'esistenza di Dio e della spiritualità dell'anima* (Sur la preuve de l'existence de Dieu et de la spiritualité de l'âme, Florence, 1851) ; *Dell'influenza della ragione sul progresso del bene sociale* (De l'influence de la raison sur le progrès social, 1841), etc. Ses *Discours politiques et moraux*, réunis en un volume, ont été publiés récemment par Le Monnier à Florence.

BUFF (Charlotte Von), née en 1751, morte en 1828, était fille de Buff, bailli de Wetzlar. Elle inspira une violente passion à Goethe, qui en fit, sous le nom de Lotte (Charlotte), l'héroïne de son roman de *Werther*. Son nom appartient donc plutôt à l'histoire littéraire qu'à la biographie proprement dite, et c'est à l'article *WERTHER* que nous donnerons, sur cette intéressante personnalité, des détails qui seront alors mieux à leur place.

BUFFALMACCO (Buonamico di Cristofano, dit), peintre italien, né à Florence, travailla pendant la première moitié du xiv^e siècle. Il eut pour maître Andrea Tafi, à l'exemple duquel il commença par peindre dans le style byzantin ; par la suite, il se rapprocha de la manière de Giotto, sans atteindre toutefois à la correction et à l'élégance de ce maître. Il est à regretter que ses meilleurs ouvrages, qu'il exécuta pour l'abbaye et pour l'église de Tous-les-Saints, à Florence, ne nous soient pas parvenus, et qu'il ne nous reste de lui que quelques pages, beaucoup moins étudiées, à Arezzo et à Pise. Toutefois, les fresques, assez bien conservées, qu'il a peintes au Campo-Santo de cette dernière ville, peuvent donner une idée de son talent ; elles représentent, entre autres sujets, la *Création du monde*, *Adam et Eve*, la *Mort d'Abel*, la *Construction de l'Arche*, le *Crucifiement*, la *Résurrection*, l'*Ascension*. Il ne faut point s'attendre, dit Lanzi, à trouver dans ces peintures une grande correction. Cristofano connaissait peu le dessin ; on ne trouve dans ses têtes ni beauté ni variété convenable. Les saintes femmes qui sont au pied de la croix se ressemblent toutes, et leurs physionomies, également communes, sont encore enlaidies par l'exagération de l'ouverture de leurs bouches. Il y a cependant quelques têtes d'hommes qui, soit par la vivacité, soit par l'expression de la physionomie, méritent d'attirer l'attention. Telle est surtout celle de Caïn. On peut aussi quelquefois louer le naturel des mouvements, par exemple, dans cet homme qui, saisi d'horreur, s'éloigne du Calvaire en fuyant. Les costumes sont très-variés ; la plupart sont laborieusement ornés de franges et de fleurs, et on y distingue des étoffes et des fourrures diverses. Quelques savants ont prétendu, il y a quelques années, que les fresques dont nous venons de parler devaient être attribuées à un artiste nommé Pietro d'Orvieto. Jusqu'alors Buffalmacco en avait été reconnu l'auteur, et il paraît bien certain qu'il travailla au Campo-Santo et dans plusieurs autres monuments de Pise, notamment dans l'église de Sainte-Marie in ripa d'Arno. Il exécuta aussi plusieurs ouvrages à Arezzo, à Bologne, etc. A la fin de sa carrière, il tomba dans la pauvreté et mourut, selon Vasari, à l'hôpital de Santa-Maria Nuova, à Florence, en 1340. L'histoire de cette fin misérable pourrait bien être controuvée, car Baldinucci dit avoir vu figurer sur le registre de la compagnie des peintres de Florence, à l'année 1351, un artiste nommé Buonamico di Cristofano, qui vraisemblablement n'est autre que Buffalmacco. Ce dernier fut l'un des hommes les plus facétieux et les plus excentriques de son temps ; Boccace et Franco Sacchetti ont raconté, dans leurs *Nouvelles*, plusieurs traits de lui d'une gaieté piquante.

BUFFALO s. m. (bu-fa-lo — mot angl.). Mamm. Terme qui signifie réellement buffle, mais qu'on applique au bison, dans l'Amérique du Nord.

BUFFALO, ville des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, dans l'Etat de New-York, sur le lac Erie, près de la sortie du Niagara, et à 35 kilom. E. de sa chute, à 471 kilom. N.-O. de New-York, à laquelle elle est liée par le canal Erie et l'Hudson. C'est à son grand mouvement commercial que cette ville

doit sa prospérité toujours croissante ; en 1814, elle n'était qu'un village, que les Anglais incendièrent ; en 1830, elle comptait 7,000 hab. ; en 1840, 18,000 hab. Actuellement, sa population s'élève à 81,130 hab.

Les conditions dans lesquelles se trouve Buffalo l'appellent à devenir l'une des plus grandes cités manufacturières de l'Union. Son port sur l'Erie, son canal et sa rivière, ses chemins de fer rayonnant dans toutes les directions, les innombrables houillères de la Pensylvanie, distantes seulement de quelques kilomètres, les riches minerais de cuivre et de fer, apportés du lac Supérieur, sont autant d'éléments de prospérité. Buffalo possède déjà un grand nombre d'usines, d'où sortent de puissantes machines, d'énormes chaudières, de grosses voitures, etc. La construction des navires emploie constamment douze à quinze cents ouvriers charpentiers ou mécaniciens ; le bas prix du fer, l'excellent bois de charpente du Canada, qu'on y emploie, attirent la préférence des armateurs sur le chantier de construction de cette ville. Les principaux articles du commerce de Buffalo sont les grains, les farines, la viande de porc salée, le sel, les laines et les fourrures. Le mouvement de la navigation à Buffalo est très-considérable ; il a présenté dans ces dernières années le résultat suivant : Entrée, 867 navires jaugeant 140,450 tonneaux ; sortie, 387 navires jaugeant 195,895 tonneaux. La valeur des importations par le canal a été, à la même époque, de 22,532,408 dollars ; celle des exportations, 64,612,102 dollars. Au milieu de cette grande activité industrielle, de cet immense mouvement commercial, cette ville possède une université, plusieurs établissements littéraires et scientifiques, de nombreux édifices publics, parmi lesquels on remarque la cathédrale, le palais de justice et plusieurs autres églises de construction toute récente.

BUFFALORA, village du royaume d'Italie, dans la Lombardie, entre Novare et Milan, près du Tessin, à 8 kilom. N.-O. d'Abbiategrasso, et à 2 kilom. O. de Magenta, avec un beau port sur le Tessin ; 1,500 hab. Pendant la bataille de Magenta, le pont de Buffalora fut le théâtre d'un des plus émouvants épisodes de cette mémorable journée.

BUFFE s. f. (bu-fe). Coup violent : ... *Leur baillant une BUFFE grande.* (Villon.) || Vieux mot. On disait aussi *BUFFE*.

BUFFER v. a. ou tr. (bu-fé — rad. *buffe*.) Souffleter. || Souffler le feu avec la bouche.

BUFFET s. m. (bu-fé — en esp. *bofetada*, soufflet donné sur la joue ; en ital. *buffetto*, chiquenaude). Mot qui, dans notre vieille langue, avait le sens de soufflet, claque.

Buffes (le nrr du), titre d'un ancien fabliau de Durand, trouvère du xiii^e siècle. Le comte Henri, seigneur très-charitable, avait, sans doute par système de compensation, un intendant, nommé Tape-dru qui était avaré, dur pour ceux qui dépendaient de lui, cruel avec les malheureux, brutal avec tout le monde ; aussi était-il généralement détesté. Or le comte annonça un jour qu'il tiendrait cour plénière. Dames, chevaliers, écuyers d'accourir aussitôt, de remplir le château, dont les portes étaient ouvertes, et où des tables copieusement servies offraient un succulent repas à tout venant. L'intendant enrageait : « Oh ! les bouches affamées, disait-il en grognant, avec quelle ardeur elles fonctionnent ! C'est peut-être pour la première fois qu'elles mangent à leur appétit, et elles viennent ici se satisfaire à nos dépens ! Courage, messieurs ! Demandez, prenez, n'ayez pas de honte ; on voit bien que vous n'êtes pas chez vous ! »

Le baromètre montait, montait sans cesse ; mais, contrairement à l'usage, plus il montait, plus il s'éloignait du beau fixe. Tout présageait une tempête ; sur qui allait-elle éclater ? Dans ce moment, entre un bouvier crasseux et mal peigné, chaussé ou plutôt armé d'une énorme paire de sabots ferrés ; il venait, alléché par l'odeur, et propriétaire d'un robuste appétit, puisé au travail de la charrue.

« Que vient faire ici ce coquin ? s'écrie l'ordonnateur furieux. — Eh ! parbleu ! répondit le vilain, je viens manger, puisqu'on y régale ; faites-moi donner une place, s'il vous plaît. »

Mais toutes les places étaient prises ; la salle est toujours encombrée quand le théâtre ne coûte rien. Cette demande intempestive, le ton cavalier dont elle fut faite, firent crever le nuage, l'orage éclata.

« Tiens, gredin, reprend l'intendant en lui allongeant de toute sa force un coup de pied à l'endroit où la colonne vertébrale change de nom, tiens, voilà un siège que je te prête en attendant que tu aies une place ! veille à ce qu'on ne te l'enlève pas ! »

Le bouvier s'appela Hercule, et n'avait pas volé son nom ; il avait des bras à faire envier au fils d'Alcmène, et des poings à rendre Milton de Crotone jaloux ; mais ce n'était ni le lieu ni l'heure de s'en servir ; il se contenta donc et devora... sa colère, faute de mieux.

Ce n'était pas précisément à coups de pied que le comte entendait qu'on reçût ses hôtes, ne fussent-ils que bouviers. Tape-dru n'était pas tranquille ; aussi jugea-t-il prudent d'expédier à sa victime une serviette et autre chose à dévorer que sa colère. Hercule se retira dans un coin, s'y arrangea comme il put, et dina le visage souriant ; mais il se dit

in petto que, s'il rencontrait dans la soirée l'occasion d'une bonne vengeance, il ne manquerait pas de la saisir par un de ses trois cheveux.

On passa ensuite dans une autre salle pour s'y livrer aux divertissements qui, dans une fête, suivent d'ordinaire un copieux repas. Malgré sa mauvaise humeur, le bouvier fit comme les autres ; seulement il oublia de déposer sa serviette. Qu'en voulait-il faire ?

La soirée touchait à sa fin, lorsque le comte Henri, couvert d'une magnifique robe d'écarlate, alla se placer sur un siège élevé, ayant à sa droite son fidèle intendant. Celui-ci, sur un ordre de son maître, après avoir réclamé et obtenu le silence, déclara que, pour couronner par un divertissement nouveau cette heureuse journée, le comte ferait présent de la robe dont il était revêtu à celui des assistants qui ferait le plus rire l'assemblée.

La robe était magnifique ; les convives, ayant noyé tous leurs soucis dans les pots, se sentaient merveilleusement disposés à rire, et il y avait de quoi tenter les bouffons ; le tournoi commença.

Ce furent des récits plus ou moins piquants, des tours de passe-passe plus ou moins subtils, des essais de toute sorte qui provoquèrent quelquefois de joyeux éclats de rire ; cependant le comte, lui, ne se déridait pas.

Il y eut les aboiements d'un chien, les mialements d'un chat, les braiments d'un âne... improvisé ; le comte gardait toujours son sérieux, et la robe, objet de bien des convoitises, restait collée à ses épaules ; heureusement, ce n'était pas celle du centaure Nessus !

Cependant Hercule et ses sabots n'avaient pas quitté la place. Le rancunier laboureur était là, son éternelle serviette à la main, regardant, écoutant comme les autres, riant parfois de tout son cœur ; il s'avança enfin au milieu de la salle. Son costume plus que modeste, sa mystérieuse serviette, ses redoutables sabots, son air décidé, eurent le privilège d'attirer tous les yeux et de captiver à l'instant l'attention générale. Quand il se vit le but de tous les regards, il marcha résolument vers Tape-dru, fit le tour de la place, et, quand il en eut reconnu la partie faible, il décocha, à l'endroit, sus-désigné, le plus vigoureux coup de pied que jamais bouvier eût octroyé à personne. Les sabots firent merveille ; on eût dit une machine de guerre. Le majordome reçut le coup, et alla tomber à quelques pas de distance. Hélas ! son nez n'était pas invulnérable comme le talon d'Achille. Lorsqu'on releva Tape-dru, le sang coulait à flots vermeils sur les dorures de son habit de gala.

Ce fut dans l'assemblée un moment de stupeur ; les étrangers frémirent, les gens du château se sentaient pris d'une furieuse envie de rire, mais ils n'osaient encore lui lâcher bride, retenus par l'air irrité de leur maître. Quant à Hercule, il n'avait rien perdu de sa première sérénité.

« Seigneur, dit-il en se tournant vers le comte, je vous rapporte votre serviette ; quant au siège, je viens de le restituer à qui de droit. Il n'est rien de tel que les pauvres gens pour la probité : ils savent qu'il faut rendre au maître ce qui appartient au maître, et au valet ce qui appartient au valet ; je ne dois plus rien à personne. »

Plus un torrent a été contenu, plus il s'échappe avec force quand il parvient à rompre ses digues. Ceux qui avaient été témoins de la réception faite au bouvier dominièrent le signal, et bientôt un éclat de rire homérique réveilla tous les échos de la salle ; il aurait réveillé les morts. La contagion ne tarda pas à gagner le comte lui-même, malgré quelques scrupules que sa bonté soulevait au fond de sa conscience ; mais, quand il eut le dernier mot de l'aventure, il ordonna à son intendant de sortir de la salle. Le malheureux, rouge de sang et de confusion, sortit, *claudio pede*, portant la main à la partie blessée, poursuivi des huées de tous les assistants, et guéri, assure-t-on, de sa brutalité.

Hercule obtint la robe d'écarlate. L'histoire ne dit pas s'il s'en revêtit ; mais convenez avec moi qu'il l'avait bien gagnée.

BUFFET s. m. (bu-fé. — Dans l'ancienne langue française le mot *buffet* avait un tout autre sens que celui que nous lui donnons aujourd'hui : celui de soufflet, claque. Y a-t-il un rapport entre ces deux significations si dissemblables, et, s'il y en a un, quel est-il ? Nous répondrons tout à l'heure à ces deux questions. Nous allons d'abord, pour procéder logiquement, faire l'histoire de l'ancien mot *buffet*, et nous verrons ensuite s'il y a réellement lieu d'y rattacher le mot pris dans son acception moderne. La forme primitive de ce mot était dans l'ancien français *bufe* et correspondait exactement au vocable de la basse latinité *buffa*, un soufflet, une claque. Voici quelques textes dans lesquels les mots *buffet*, *bufe* figurent avec ce sens : « Boneicard avait donné une *bufe* audit Gravielle par jalousie d'une damoiselle. » On lit encore ces deux vers dans le *Roman du Renard* :

Del put il donne tel buffet,

Del cui li fit saillir un pet.

Et encore :

Lequel exposant dist audit Biguet :
Je te pourrai bien donner un buffet.

On rencontre, toujours dans le vieux français,